

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

Le docteur ne pouvait plus que chercher Gaston Depréty, l'ex-compagnon de bague de son frère. Mais il était bien évident qu'il ne le trouverait pas.

De ce côté le mystère restait impénétrable.

René Giroux revint à Joigny en se disant.

—Je ne désespère point !... Je guérirai cette enfant, et c'est elle qui me nommera ses bourreaux !...

Dès son retour à l'asile, il fit suivre à Marie-Blanche un traitement énergique, il l'entoura des soins les plus intelligents, mais hélas ! le poison avait fait de tels ravages dans ce jeune corps et dans ce pauvre cerveau, que la guérison espérée par le médecin offrait des difficultés à peu près insurmontables.

Près de trois semaines s'étaient écoulées déjà, et aucun résultat appréciable ne se produisait.

Le contrepoison administré chaque jour à haute dose n'agissait qu'avec une lenteur inquiétante.

Dans le courant du mois de janvier, le Dr Giroux devait s'absenter de nouveau, une affaire importante et qui ne pouvait se remettre l'appela dans le Midi.

C'est alors qu'il avait écrit à Lucien de Kernoël pour le prier d'avancer de quelques jours son arrivée à l'asile.

Avant son départ, il désirait initier à tous les détails du service le jeune médecin adjoint dont il connaissait déjà le mérite et les aptitudes.

Ce fut dans la matinée du jour de l'an que Lucien se présenta, avec son bagage, à la maison de santé où l'attendait le docteur, prévenu par dépêche.

—Merci d'avoir répondu sans retard à mon appel, lui dit-il. Si j'ai tant insisté, c'est qu'il y avait urgence... On va vous conduire au logement préparé pour vous... Nous déjeunons à midi précis et nous dinons à sept heures. Demain, je vous mettrai au courant du service spécial auquel je désire vous attacher.

La journée, malgré l'accueil cordial du docteur Giroux, parut mortellement longue à Lucien qu'obsédait le souvenir de la rencontre faite à Saint-Sulpice et de la façon aussi odieuse qu'inexplicable dont il avait été traité par la jeune fille qu'il prenait pour sa fiancée Marie-Blanche.

—A demain matin, neuf heures, pour la visite, lui dit le directeur en lui souhaitant le bonsoir.

Après une nuit sans sommeil, le jeune homme, à l'heure indiquée, était prêt à suivre le maître.

Le service se trouvait déjà réuni dans une pièce du rez-de-chaussée.

Il se composait, outre de Lucien de Kernoël, premier médecin adjoint, du médecin adjoint en second, du pharmacien et d'un certain nombre d'infirmiers et d'infirmières.

Le Dr Giroux présenta le nouvel arrivant à ceux qui l'entouraient, et la visite commença.

On passa dans chaque quartier une demi-heure environ.

On avait vu une soixantaine de démentes, dont presque chacune offrait un genre de folie différent des autres.

Il ne restait plus à visiter que le bâtiment renfermant les isolées.

René Giroux congédia son personnel, à l'exception de Lucien et d'une infirmière porte-clefs.

LXXXVIII

—Avons-nous donc terminé, docteur ? demanda Lucien.

—Non, répondit René Giroux, mais à moins que des circonstances graves ne rendent indispensable l'assistance de mes aides, je ne confie à personne le soin de traiter les malades du quartier des isolées. Si je fais aujourd'hui une infraction à mes habitudes, c'est que je vous ai choisi pour vous attacher spécialement à ce service où vous me remplacerez pendant mon absence...

Lucien avait légèrement froncé les sourcils.

Pourquoi ce mystère ?

Pourquoi le docteur visitait-il seul le quartier des isolées ?

Y avait-il donc là quelque chose à cacher ? Allait-il se trouver en présence de cas de séquestration arbitraire ?

S'il en acquérait la preuve sa conscience lui commanderait de ne pas rester une heure de plus dans cette maison où son silence lui ferait jouer un rôle de complice.

L'infirmière ouvrit la porte du couloir sur lequel s'ouvraient toute une rangée de cellules, et la visite du quartier commença.

En entrant dans le couloir le docteur Giroux avait pris un registre posé sur une table.

—Voici le livre de visite des isolées fit-il. Ce livre ne sort d'ici que pour aller à la pharmacie où on relève les médicaments prescrits. Ensuite il y rentre. Personne ne doit en connaître les prescriptions...

Lucien écoutait avec une stupeur visible.

—Mon cher enfant, reprit le docteur qui vit son regard effaré, ne vous étonnez pas et surtout ne vous alarmez pas de ces précautions. Elles sont prises dans l'intérêt des familles qui m'ont confié le soin de leurs malades. Ce livre est mis sous les yeux des inspecteurs quand ils le réclament... Vous verrez, du reste, qu'ici le mystère n'est qu'apparent. Si cela dépendait de moi j'abrogerais la loi de 1838.

—Loi odieuse ! s'écria Lucien. Loi scélérate qui permet de changer une maison de santé en lieu de détention et de supplice pour des innocents !

—Je suis heureux que vous pensiez comme moi, et si jamais vous êtes en situation de demander, avec chance de succès, l'abrogation de cette loi sauvage, je vous fournirai des arguments...

L'infirmière avait ouvert la première cellule du couloir.

Le docteur et Lucien en franchirent le seuil.

Cette cellule, comme toutes les autres, était meublée d'une façon confortable ne laissant rien à désirer. Une bouche de calorifère y entretenaient la chaleur à profusion.

Rien au monde ne ressemblait moins à un cachot.

La pensionnaire de cette cellule, une jeune femme de vingt-cinq ans environ, offrait une figure pâle, profondément triste, et des yeux sans cesse rougis par les larmes.

—Folie résultant d'un désespoir d'amour, dit le docteur, incurable... La pauvre femme souffre beaucoup... La mort serait un bienfait pour elle...

C'était vrai.

On passa à une autre internée, puis à une troisième.

Lucien ne pouvait qu'approuver les traitements ordonnés par le docteur.

L'infirmière ouvrit la porte de la cellule portant le numéro QUATRE.

Les doubles rideaux des fenêtres, hermétiquement clos, interceptaient presque toute clarté.

—Donnez de la lumière, commanda le docteur Giroux. Ouvrez ces rideaux.

L'infirmière obéit.

Un pâle rayon du soleil d'hiver éclaira tout à coup la cellule et permit de voir la jeune fille qui l'occupait.

Cette jeune fille était étendue sur son lit, mais ne dormait pas.

Des oreillers d'une blancheur éclatante soutenaient sa tête.

Son regard était fixe, sans expression, nous pourrions même dire sans vie.

Ses petites mains, amaigries au point d'être presque transparentes, jouaient machinalement avec une longue natte de ses cheveux.

Le docteur fit un pas en avant.

Lucien le suivit.

Soudain le jeune homme poussa une exclamation d'épouvante, recula, terrifié, chancelant, et fut obligé, pour se soutenir, de s'appuyer sur l'épaule de René Giroux.

—Qu'avez-vous donc, monsieur de Kernoël ? demanda celui-ci stupéfait de l'attitude de Lucien.

Tremblant de tous ses membres, le gosier serré, les traits décomposés, les yeux démesurément ouverts et rivés sur le visage de la malheureuse enfant, qui maintenant le regardait sans paraître le voir, le nouveau médecin adjoint fut pendant quelques secondes hors d'état de parler.

Enfin il bégaya d'une voix étranglée :

—Marie-Blanche... Marie-Blanche...

—Encore une fois, qu'avez-vous ? répéta le docteur.